



## Les maisons Lorge



Les maisons Lorge, mars 2020 [photo Marjolaine Poirier]

*Une paire de maisons jumelées revêtues de brique rouge (peinte en jaune), avec un toit en mansarde coiffé d'une tourelle, sises en retrait de la pittoresque rue de Grand-Pré : cela ne manque pas d'attirer la curiosité. Exceptionnelles tout au long de leur existence, ces maisons arrivent en 2024 à leur 150<sup>e</sup> anniversaire. Quelle est leur histoire?*

---

Les maisons Lorge, 4660–4664 rue de Grand-Pré, sont la réalisation unique d'un projet de lotissement de 1874, sur un grand champ situé dans le village du Coteau Saint-Louis, non loin du centre villageois. Le très ancien chemin de Saint-Michel, ou des Tanneries, qui devient vers 1875 la rue des Carrières (actuelles rues Gilford et Berri), s'élance en diagonale à travers les terres entre le hameau des Tanneries-des-Bélair (avenues du Mont-Royal et Henri-Julien) et le centre du village autour des actuels édicules de la station de métro Laurier. Aucun édifice de ce paysage rural n'existe aujourd'hui, à part un très petit nombre de maisons anciennes de la rue Berri. Les maisons Lorge sont un témoin précoce de son urbanisation subséquente.

Corneille Lorge (né à Bruxelles en 1821, mort à Montréal en 1894) quitte la Belgique en 1840 à l'âge de 19 ans avec son amante, Sophie Paquet, pour s'installer à New York. Il a dû faire son apprentissage du métier de chapelier en Belgique, car il se décrit comme chapelier dès 1840. C'est sûrement à New York qu'il décide d'angliciser son prénom, qui devient Cornelius (par la suite, on verra tantôt Corneille, tantôt Cornelius, tantôt les deux). À New York, trois enfants sont nés, Anne, Jean-Baptiste et Marie<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> 1850 United States Federal Census, New York Ward 5, New York. L'[arbre généalogique Cornélius Lorge](#) par Robert Zurek sur ancestry.com est très utile, même si parfois erroné.

La famille arrive à Montréal en 1852<sup>2</sup> et s'installe au faubourg Saint-Laurent. La boutique de chapeaux Lorge est inscrite aux annuaires depuis 1856 sur la rue Saint-Laurent, juste au nord de Craig (Saint-Antoine); après un déménagement dans le magasin adjacent en 1882, elle y demeure jusqu'à sa fermeture en 1911. Le couple Lorge–Paquet se marie en bonne et due forme à l'église Notre-Dame en février 1856, reconnaissant à l'occasion les trois enfants new-yorkais et deux bébés montréalais, Rachel et Constant. (Constant<sup>3</sup> mourra quelques mois plus tard, comme d'ailleurs tous les enfants futurs du couple.)

Il y a très peu de Belges au Canada dans les années 1850. Un compatriote qui se distinguera par ses efforts (vains) pour provoquer une vague d'immigration belge au Canada, Édouard Simays, déménage aussi de New York vers le Canada en 1852<sup>4</sup>, coïncidence intéressante. On sait que les deux hommes se côtoient autour d'un comité belge à Montréal en 1861. Les Lorge entretiennent leurs racines belges : deux des trois filles Lorge épouseront des Belges à Montréal, et le fils affirmera plus tard dans ses biographies qu'il est né à Bruxelles, même si c'était probablement à New York. (D'autre part, il s'engage dans l'armée de l'Union pendant la guerre de la Sécession et s'affiche fièrement comme ancien combattant américain.) Plus important pour les affaires, cependant, la boutique Lorge pourra se vanter d'offrir aux Montréalais les nouveautés de la mode européenne – surtout française<sup>5</sup> !

<sup>2</sup> Cornelius Lorge apparaît dans l'annuaire Mackay (futur Lovell) pour la première fois en 1852, profession : chapelier. Plus tard, les publicités pour l'entreprise de chapeaux indiqueront souvent « depuis 1852 ».

<sup>3</sup> Son parrain est Romary Constant Jeangeorges, coiffeur français originaire des Vosges dont la boutique (publicités dans le journal *Le Pays* pendant toute l'année 1857) se situe à quelques pas de celle de Lorge. Un deuxième enfant parrainé par R. C. Jeangeorges naît et meurt en 1857.



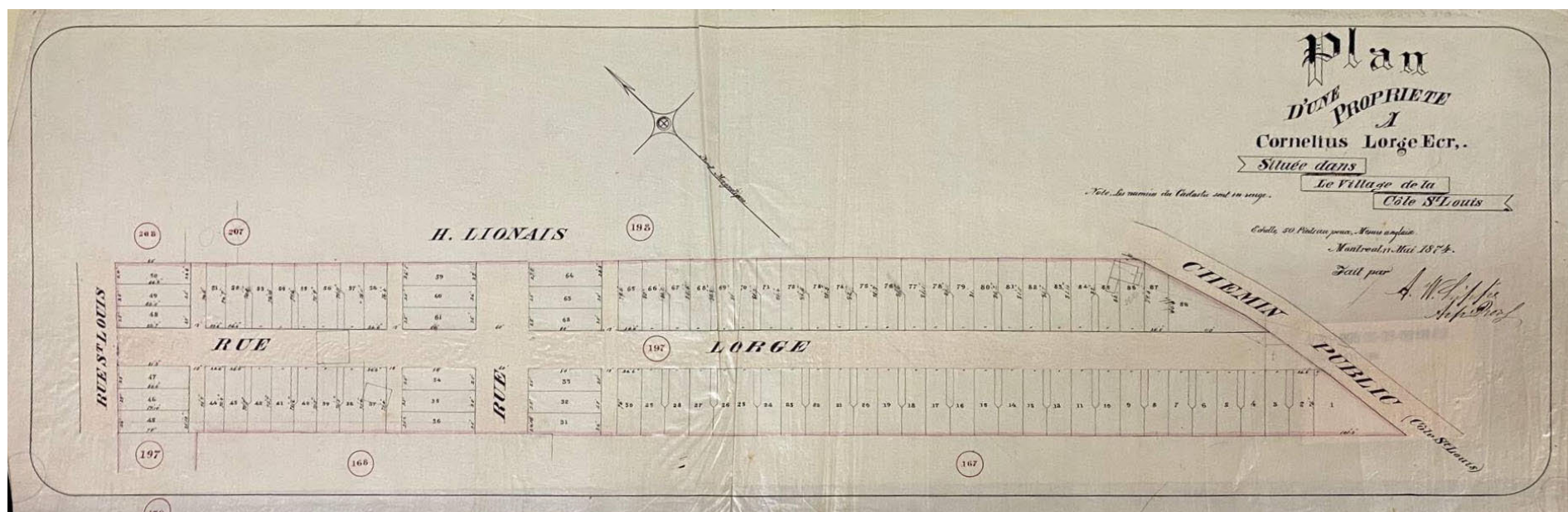
La boutique Lorge & Co., au 21 rue Saint-Laurent (adresse entre 1862 et 1905), devenue le 923 boul. Saint-Laurent. Carte postale, 1904 ou 1905, [BANQ, coll. Pierre Monette](#).

Inclus dans le corridor d'expropriation de l'autoroute Ville-Marie en 1965, le terrain est acquis par le ministère de la Voirie en 1969; situé en marge de la tranchée autoroutière, il demeure en friche depuis plus d'un demi-siècle.

Vingt ans après sa fondation, la boutique de chapeaux est inscrite en 1872 sous la nouvelle raison sociale de C. Lorge & Co.

<sup>4</sup> André Vermeirre, *L'immigration des Belges au Québec*, Septentrion, 2001, p. 45.

<sup>5</sup> Exemples de publicités : C. Lorge, chapelier parisien, *La Minerve*, 22 septembre 1863, p. 3; Lorge & cie, chapeliers parisiens, *Le journal du dimanche* [Montréal], 20 septembre 1884, p. 8. Si on regarde l'ensemble de ses publicités, toutefois, le mot « parisien » n'apparaît pas souvent.



Lotissement de la propriété Lorge, 11 mai 1874, dessiné par l'arpenteur André-William Lippé [ANQ-M CA601,S171,SS1,SSS2,D3-3-7]

Cela annonce le début de la transition entre Corneille et son fils Jean-Baptiste, qui se trouve seul aux commandes vers 1875. Corneille se tourne alors vers le développement immobilier, un domaine qui l'intéressait depuis quelques années déjà.

Entre 1863 et 1870, Corneille Lorge et Sophie Paquet accumulent une série de petites propriétés foncières dans le but de devenir rentiers. Les achats (conclus par Lorge, mais faisant partie de la communauté des biens du couple) sont toujours payés comptant. Ils acquièrent ainsi deux lots avec des maisons à louer dans le faubourg Saint-Laurent; et une petite terre rurale au Coteau Saint-Louis, s'étendant entre le chemin des Tanneries et la rue Saint-Louis (Laurier). Toujours en

évitant de s'endetter, Lorge achète cette terre, un lopin à la fois, par neuf transactions s'étalant entre septembre 1867 et mars 1870<sup>6</sup>. Le couple s'y installe en 1870 dans une vieille maison le long du chemin, la seule sur le terrain (démolie vers 1899). Le gros de la terre est initialement loué à un agriculteur, tandis que du côté nord, rue Saint-Louis, les Lorge font construire une maison semi-détachée à louer. Peu après, une grande maison en bois est construite en retrait de la rue Saint-Louis, dont la fonction est incertaine (résidence pour l'exploitation agricole?).

En mai 1874, la famille Lorge accomplit son grand geste d'urbanisme. L'arpenteur André-William Lippé dessine un

<sup>6</sup> La liste des 9 actes de vente est donnée (1) par les Sulpiciens dans le Terrier de l'île de Montréal, no 951 2C; (2) dans l'acte de vente du 8 janvier

1897, cité ci-dessous; (3) dans le rapport de Jacques Lachapelle (2010), également cité ci-dessous.

lotissement<sup>7</sup> de presque tout le terrain, traversé par la rue Lorge et croisé par le futur boulevard Saint-Joseph (un tout nouveau projet)<sup>8</sup>, prévoyant 88 lots pour des maisons en rangée jumelées. Pourquoi à ce moment? C'est l'année de tous les espoirs pour une poussée d'urbanisation au village, avec la mise en place du tramway hippomobile sur Saint-Denis jusqu'à Mont-Royal (à quelques pas de chez Lorge) en plus des rumeurs selon lesquelles le nouveau chemin de fer vers les Laurentides aurait son terminus avenue du Mont-Royal<sup>9</sup> (également à quelques pas de chez Lorge). Plusieurs promoteurs ont lancé des projets de développement au Coteau Saint-Louis en 1874–1875 avant que la bulle éclate, les espoirs envolés. (Le terminus ferroviaire s'est construit à Hochelaga, la gare la plus proche au Mile End, loin au nord-ouest; le tramway attire seulement quelques commis et journalistes au village<sup>10</sup>, qui doivent tolérer les interruptions de service par mauvais temps, surtout au printemps. Le développement urbain à grande échelle se fera surtout à partir de 1895.)

Sur deux lots jumelés donnant sur le côté ouest de la rue Lorge, juste au nord de la rue des Carrières, une paire de maisons semi-détachées en brique est construite en 1874<sup>11</sup>. Avec un toit en mansarde et un pavillon central, l'ensemble affiche son appartenance au style Second Empire. Ce style d'origine

française était au goût du jour à Montréal<sup>12</sup>, ce qui le rendait sans doute incontournable pour Corneille Lorge. Les maisons n'ont qu'un étage principal, exhaussé de deux mètres. Chacune des maisons est accessible par un court escalier, du côté excentré, donnant sur un porche. Ce n'est pas tout : les combles d'un toit en mansarde sont habitables, tandis que le demi-sous-sol en pierre calcaire fournit un grand espace pour la cuisine et l'appartement de la domestique – ou sinon pour un logement secondaire. Ce sont donc de vraies maisons bourgeoises, dignes de la rue Saint-Denis ou Sainte-Famille en ville (façade de pierre grise en moins), transplantées au milieu des champs. Ou encore, pour faire une comparaison entre égaux, si on fait abstraction de la porte-cochère et de la tourelle, ces maisons ont beaucoup en commun (matériaux, style, dimensions) avec leurs contemporaines du côté ouest de la rue Drolet, ou du côté est de l'avenue Laval, entre Roy et Duluth, sur le lotissement « Ferme Comte ».

Aucune documentation concernant l'architecte des maisons n'a été trouvée. On peut seulement faire une hypothèse basée sur la proximité stylistique et géographique. Après avoir pratiqué l'architecture pendant une quinzaine d'années, Michel Laurent (1834–1891)<sup>13</sup> est devenu en 1872, en collaboration avec Sévère Rivard, Gustave-Adolphe Drolet et Ferdinand

---

<sup>7</sup> ANQ-M, CA601,S171,SS1,SSS2,D3-3-7 (le dossier contient en plus un plan de 1884). Merci à Marjolaine Poirier de l'avoir déniché.

<sup>8</sup> Lorge se dit prêt à céder le terrain du boulevard au village de Côte-Saint-Louis (*L'Opinion publique*, 29 juillet 1875, p. 358). Ce don ne sera toutefois jamais concrétisé; la Ville de Montréal deviendra enfin propriétaire de l'emprise en janvier 1904.

<sup>9</sup> Voir résumé dans Yves Desjardins, *Histoire du Mile End*, p. 60-65.

<sup>10</sup> Selon le recensement de 1881, toutefois, l'arrivée graduelle de gens de professions libérales et de métiers qualifiés se poursuit. *Recensement de 1881, district 91, sous-district C*, p. 56-57.

<sup>11</sup> Au plus tard, au début du printemps 1875. Leur construction doit être postérieure au plan de lotissement du 11 mai 1874 et antérieure au début des baux du 1<sup>er</sup> mai 1875 (greffe du notaire J. A. O. Labadie, actes nos 126 et 128 du 28 avril 1875, ANQ-M CN601,S646).

<sup>12</sup> Deux exemples notables : l'Hôtel de ville de Montréal (Alexander Cowper Hutchison et Henri-Maurice Perrault, 1872–1878) et les maisons jumelles de Duncan McIntyre et Robert Brown, rue Dorchester (William Tutin Thomas, 1874–1876, mieux connues comme la maison Shaughnessy du Centre canadien d'architecture).

<sup>13</sup> Voir son entrée dans Robert G. Hill, *Biographical Dictionary of Architects in Canada*, <http://dictionaryofarchitectsincanada.org/node/1436>

David, promoteur du « Ferme Comte », s'étendant entre la rue Roy et l'avenue du Mont-Royal, dans l'axe et à l'ouest de la rue Saint-Denis. Laurent est vraisemblablement l'architecte des maisons en rangée de la rue Drolet qu'on vient de mentionner, ainsi que de la résidence de Drolet, la Villa Pia construite en 1875 au coin sud-ouest des rues Saint-Denis et Rachel (démolie 1928)<sup>14</sup>. Sa propre maison de 1867 (dont la jumelle appartenait à Ferdinand David), rue Saint-Denis au sud de la rue Ontario, abrite aujourd'hui le Resto Végo. Laurent était un adepte du style Second Empire et ne manquait pas l'occasion d'incorporer une tourelle centrale dans ses résidences. C'est donc un candidat pour les maisons Lorge – sans qu'on puisse en avoir la certitude.

Selon le plan de lotissement, plusieurs paires de maisons semblables devaient former une longue rangée, chaque paire percée par une porte cochère traversait le bâtiment sous la tour, donnant accès à la cour arrière (aucune ruelle n'était prévue et la rue Drolet n'existait pas) où se trouvaient les hangars nécessaires à l'entreposage du bois de chauffage, et probablement les latrines dans les premières années; les égouts ont tardé à arriver au Coteau Saint-Louis. La rue Lorge allait passer juste devant les escaliers laissant un petit jardin avant. La même chose devait se répéter de l'autre côté de la rue. Dans les faits, la rue Lorge n'a jamais dépassé le mur nord des deux maisons, et même ce petit bout est devenu, environ 25 ans plus tard, leur cour avant.

---

<sup>14</sup> Bernard Vallée, « La Villa Pia : le château du Zouave », *Bulletin de la Société d'histoire du Plateau Mont-Royal*, vol 17 no 1, printemps 2022, p. 16-17.

Pourtant, le projet avait bien commencé. Les deux maisons sont louées à partir de mai 1875 à des commis. Les locataires sont inscrits à l'annuaire Lovell de 1875, section des banlieues, aux adresses 1 et 2 rue Lorge<sup>15</sup>. Par la suite elles seront rarement vacantes et sans doute appréciées par leurs occupants. Mais le reste du projet de lotissement tombe à l'eau, au moment où la famille Lorge entame une quinzaine d'années difficiles.

- La mère de Corneille, Marie-Julie-Françoise Toutanel, et sa petite-fille Marie Daussy (une nièce de Corneille) viennent de Belgique pour habiter à Montréal (date inconnue, 1876 ou avant).
- Sophie, l'épouse de Corneille et la mère des enfants, meurt le 21 décembre 1876. Selon le Code civil, elle a le droit de léguer la moitié des biens du couple. Comme plusieurs grands propriétaires, elle adopte une substitution testamentaire par laquelle ses quatre enfants reçoivent la propriété en parts égales indivises avec l'obligation de la laisser aux petits-enfants. Corneille en a cependant l'usufruit pour le reste de sa vie, et les enfants ont l'obligation d'héberger à tour de rôle leur grand-mère Marie Toutanel.
- Le 29 avril 1878, Corneille (57 ans) épouse sa nièce (24 ans) en deuxièmes nocces, avec dispense de l'évêque à cause du degré de parenté proche. Par donation entre vifs, Corneille donne sa propriété, moitié à sa nouvelle épouse et leurs éventuels enfants, moitié à sa fille Anne, rien du tout aux trois autres<sup>16</sup> ! Le mois suivant, il

<sup>15</sup> Dès l'année suivante, les adresses sont changées pour la rue Carrière, nouveau nom du chemin des Tanneries. Elles reviendront sur la rue transversale, devenue Saint-Édouard (actuelle de Grand-Pré), vers 1900.

<sup>16</sup> La question se pose : est-ce que les autres enfants avaient d'autres legs? Jean-Baptiste était seul propriétaire du commerce de chapeaux.

cède à Anne et son mari François-Xavier Déom<sup>17</sup> son usufruit des biens de sa première femme, en échange d'être pris en charge par eux. Puis, trois semaines plus tard (en réponse à cette cession?), la mère de Corneille obtient un bref de saisie de ses propriétés<sup>18</sup>; la saisie semble toutefois ne pas avoir donné lieu à une vente judiciaire.

- Le 9 juin 1880, décès de sa mère Marie-Julie-Françoise Toutanel.
- Un enfant naît le 30 mars 1881 (on perd sa trace, mais il n'est plus vivant en 1890). Deux semaines avant la naissance, le mari d'Anne renonce à la cession d'usufruit et à la prise en charge; la semaine d'après, Anne demande la séparation légale de son mari. Pendant deux ans, Anne et ses enfants habiteront au Coteau Saint-Louis avec son père mais sans son mari.
- À partir de 1880 ou 1881, la maison de droite (l'actuel 4664 de Grand-Pré) n'est plus louée, mais occupée par Corneille et sa jeune épouse avec Anne et ses enfants. Les Déom (Anne et son mari réunis) y habitent sans interruption de 1886 à 1897.
- À partir de 1878, les taxes municipales ne sont plus payées régulièrement. Quatre fragments de la terre du Coteau Saint-Louis sont saisis et vendus en 1883 par la municipalité du comté d'Hochelaga (dont le secrétaire-

trésorier est C. A. Vilbon, mari de Rachel Lorge). La famille récupérera ces fragments quelques mois plus tard.

- Les sœurs Marie et Rachel deviennent veuves vers 1885. Rachel se remarie, Marie part au New Jersey vers 1888.
- L'urbanisation se poursuit. Les taxes municipales augmentent et des cotisations spéciales s'ajoutent pour la construction d'égouts. François-Xavier Déom paie de nombreuses dépenses de sa poche concernant les propriétés Lorge.
- Le 29 mars 1890, un autre enfant naît. Deux semaines plus tard la jeune mère meurt à l'âge de 36 ans, suivie du nourrisson. Corneille renonce à ses droits d'usufruit et se remet aux soins de ses enfants. Il meurt le 9 mai 1894, toujours dans la maison de droite.

Les enfants Lorge décident de liquider le patrimoine pour payer les dettes et pouvoir partager leur héritage. Ils ont recours à une vente aux enchères sous l'autorité de la justice en décembre 1896<sup>19</sup>. Les acheteurs sont les cousins Léonidas (1849–1913) et Joseph-Octave (1836–1901) Villeneuve, marchands et politiciens, et Édouard D. Roy (1853–1906), agent immobilier. Ils procèdent rapidement à la confection d'un

---

Rachel, épouse d'un avocat (Vilbon) et déjà propriétaire foncière elle-même, n'avait peut-être pas besoin d'un don de son père. Par contre, Marie, épouse d'un professeur de musique, a pu se trouver dans une situation plus difficile.

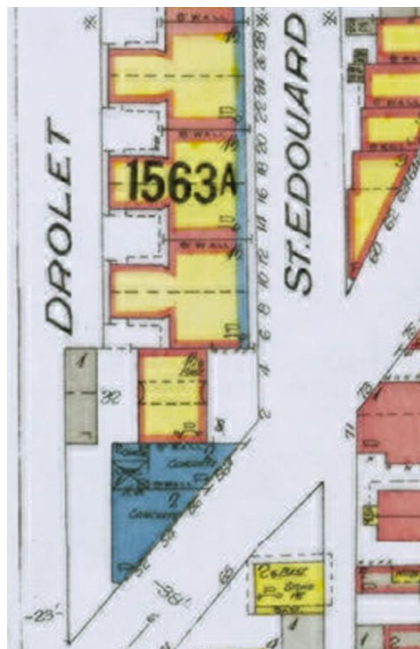
<sup>17</sup> François-Xavier Déom (1833–1914), né en Belgique, épouse Anne Lorge à Montréal en 1859. Avec son frère Victor, il exploite une confiserie à Montréal; plus tard, il devient agent collecteur puis maître des cérémonies funéraires. Ses fils Cornélius et Avila, typographes de métier, fondent en 1896 la librairie-éditeur Déom frères, qui restera en affaires jusqu'en 1888.

Voir Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec, vol. 1 : la naissance de l'éditeur, 1900–1939* (Fides, 1999), annexe 6 : Cornelius Déom (1863-1946).

<sup>18</sup> *Gazette officielle du Québec*, 13 juillet 1878, p. 2176 (et subséquentement jusqu'en octobre 1878).

<sup>19</sup> Les détails sont donnés dans le greffe du notaire Léonard-Ovide Hétu, acte no 13647 du 8 janvier 1897 (ANQ-M CN601,S468).

nouveau plan de lotissement dessiné par Joseph-Émile Vanier qui sera aussitôt déposé au Registre foncier<sup>20</sup>.



*Plan d'assurance-incendie, vol 5 pl 281, 1911 (extrait) [BAnQ], montrant la porte cochère et les hangars d'origine qui encombrent l'emprise élargie de la rue Drolet.*

La rue Drolet est depuis quelques années envisagée le long de la limite ouest de la propriété; à cette fin le nouveau plan réserve 18 pieds de terrain, et déplace la rue centrale du lotissement de 18 pieds vers l'est. En conséquence, les maisons Lorge, implantées selon le plan de lotissement original de 1874, bénéficient selon le nouveau plan (lot 197-140) d'une cour

avant plus profonde, au prix de perdre la plupart de leur cour arrière. (Leurs hangars d'origine se retrouvent au milieu de l'emprise réservée à la rue Drolet, enfin acquise par la Ville en 1929 au terme d'une dispute prolongée<sup>21</sup>.)

<sup>20</sup> « Subdivision d'une partie du lot numéro 197 du cadastre du Village incorporé de la Côte St Louis », en deux parties : le 25 juin 1897, subdivisions 197-1 à 197-17 (près de la rue Saint-Louis (Laurier)), déposé au Registre foncier le 8 juillet 1897; et le 29 juillet 1897, subdivisions 197-18 à 197-142 (le reste de la terre), déposé au Registre foncier le 11 août 1897. Les deux sont signés par J. Émile Vanier, arpenteur-géomètre provincial, et les trois copropriétaires J. O. Villeneuve, L. Villeneuve et Ed. Roy.

<sup>21</sup> « Villeneuve Estate Recovers \$11,812 », *The Gazette*, 26 avril 1927, p. 5.

La nouvelle rue centrale est appelée Saint-Édouard en 1900<sup>22</sup>, en l'honneur du copropriétaire Édouard D. Roy, alors l'un des conseillers municipaux du quartier Saint-Jean-Baptiste. Le conseil de ville change le nom en 1911, malgré une lettre de protestation de la famille Roy<sup>23</sup>, pour « Grand-Pré » – lieu important dans l'histoire de l'Acadie mais sans rapport avec le quartier.

De nouvelles maisons apparaissent dans cette rue en 1899, en commençant par la rangée adjacente aux maisons Lorge (4668–4698 de Grand-Pré). Ce sont huit duplex avec façades en pierre grise et des galeries en bois, particulièrement bien conservées. (Des maisons du même type se trouvent ailleurs sur le Plateau – par exemple, rue Resther au nord de Mont-Royal – sans avoir reçu la même qualité d'entretien.) Comme c'est souvent le cas pendant les années 1890 et 1900, une fausse mansarde ponctuée de fausses lucarnes décore leur étage supérieur; le toit, cependant, est plat, la norme de l'époque.

Le terrain triangulaire entre les maisons Lorge et la rue des Carrières (Gilford) reste vacant jusqu'en 1910, lorsque les quincaillers Denis & Frères y construisent un petit entrepôt et un ensemble triangulaire de logements. La publicité murale visible de la rue de Grand-Pré fait référence à un locataire, North End Welding & Radiators, présent dans les annuaires entre 1921 et 1923. Le Théâtre du Rideau-Vert acquiert la

<sup>22</sup> Inscrite dans l'annuaire Lovell de 1900 sous « St Edward ». Le rôle d'évaluation de 1901, quartier Saint-Denis, indique « Rue Projetée (St-Édouard) ». Le plan d'assurances de 1892 avec mises à jour jusqu'en 1907 indique « Lebeuf [sic] now St Édouard », pour Ephrem Lebœuf, maçon et probable constructeur des duplex de pierre grise, propriétaire de deux des lots en 1899–1900.

<sup>23</sup> Archives de la Ville de Montréal, Dossier de rue de Grand-Pré, VM166-R5041.

propriété triangulaire en 1966. Les bâtiments de 1910 sont démolis et reconstruits en 2015, en conservant leurs éléments architecturaux d'origine et même la publicité murale<sup>24</sup>.

Selon un partage des lots en décembre 1903, c'est Léonidas Villeneuve qui devient seul propriétaire des maisons Lorge<sup>25</sup>. Au décès de Léonidas en 1913, la propriété est évaluée à 6200 \$. Quelques années plus tard, la porte cochère est éliminée en faveur d'une nouvelle entrée indépendante pour le sous-sol<sup>26</sup> et une pièce avec une fenêtre au centre du rez-de-chaussée à la jonction des deux maisons jumelées. Les enfants et petits-enfants Villeneuve restent propriétaires (les maisons sont occupées par une succession de locataires) jusqu'en 1947, lorsqu'elle est vendue pour seulement 1000 \$, un prix dérisoire que même deux décennies de crise économique et de guerre ne justifient pas entièrement.

Les propriétaires subséquentes :

|            |                                                     |           |
|------------|-----------------------------------------------------|-----------|
| 1947-02-06 | Simone Duchesne et d'autres Duchesne au fil des ans | 1000 \$   |
| 1963-10-24 | Marguerite Quévillon                                | 16 400 \$ |
| 1968-05-24 | Richard Lacroix, artiste-peintre                    | 18 500 \$ |
| 1972-03-14 | Yvan Boulerice, photographe et éditeur              | 22 000 \$ |

<sup>24</sup> Jacques Lachapelle, *Recherche préalable à l'analyse de l'intérêt patrimonial du 351–361 rue Gilford*, décembre 2010. Anciennement à l'adresse [http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND\\_PMR\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/351\\_361\\_GILFORD\\_ETUDE\\_PATRIMONIALE.pdf](http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_PMR_FR/MEDIA/DOCUMENTS/351_361_GILFORD_ETUDE_PATRIMONIALE.pdf)

<sup>25</sup> Pour l'histoire à partir de ce point, l'album de Jean-Paul Lauzon, *L'histoire d'une maison : la maison de Grand-Pré* (1997), donne beaucoup

|            |                                             |                       |
|------------|---------------------------------------------|-----------------------|
| 1977-04-26 | Jacques Perron & Jean-Paul Lauzon (indivis) | 34 000 \$             |
| 1979-11-15 | Jean-Paul Lauzon, animateur et professeur   | 27 470,13 \$<br>(1/2) |

Jusqu'au début des années 1970, les maisons sont divisées en quatre appartements; par la suite, le maximum sera trois. Yvan Boulerice y aménagera les bureaux de sa maison d'édition pendant sa tenure (1972–1977). C'est vraisemblablement à ce moment que le revêtement de brique est peint en beige. (La peinture jaune actuelle date de 2012.)

En 1977, Jean-Paul Lauzon en devient copropriétaire, puis propriétaire seul de 1979 jusqu'en 2008. C'est lui qui a restauré le bâtiment – en partie par nécessité urgente, en partie à cause d'un programme de la Ville de Montréal (PIQA, Programme d'intervention dans les quartiers anciens) en 1982-83, mais surtout à cause de son attachement à ces maisons. L'étanchéité du toit est rétablie, les réparations effectuées. Un solarium allongeant l'espace habitable à l'arrière de quelques pieds (un ajout datant de la fin des années 1910, suite à la fermeture de la porte cochère) est restauré, tandis que les hangars qui déparaient l'arrière sont démolis en 1977. Pendant une dizaine d'années (1989–1998), Jean-Paul Lauzon

d'informations utiles. Nous remercions M. Lauzon de nous avoir permis de le consulter. Cet album est resté dans les mains des propriétaires subséquents des maisons.

<sup>26</sup> À partir de l'annuaire de 1913, les maisons sont divisées en trois appartements (2, 2a, 4); dès 1917, il y en a quatre (2, 2a, 4, 4a), ce qui suggère que l'espace de la porte cochère a été récupéré. Le plan d'assurance de 1920 montre la configuration à 4 adresses.

et Bernard Autet y exploitent un gîte du passant de cinq chambres nommé La maison de Grand-Pré<sup>27</sup>.

Depuis 2008, les propriétaires subséquentes ont continué à entretenir et à moderniser les maisons. La configuration actuelle regroupe trois logements, avec un mélange agréable d'éléments d'origine conservés et d'ajouts bien choisis. Après 150 ans, ayant retrouvé leur élégance initiale, les maisons Lorge sont en bonne forme pour l'avenir.

Dans la foulée du plan d'urbanisme de 2004, elles sont désignées « témoin architectural significatif » par l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal.

---

Recherche initiale : Marjolaine Poirier, Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, UQAM, 2020

Recherches supplémentaires, analyse et rédaction : Justin Bur, Mémoire du Mile End, 2024 – [justinbb@gmail.com](mailto:justinbb@gmail.com) – [info@mile-end.qc.ca](mailto:info@mile-end.qc.ca)

Remerciements : Jean-Paul Lauzon (documentation et discussion) et Bernard Cooper (visite des lieux et photos additionnelles).



*La maison avec la famille Duchesne en 1952 [copie tirée de l'album de Jean-Paul Lauzon]*

---

<sup>27</sup> Le gîte est inscrit dans les guides touristiques, et aura la chance d'être mentionné dans un article du *New York Times* donnant des suggestions de

choses à faire à Montréal ("What's Doing in Montreal", 11 février 1990, section 5 (Travel), p. 10).



*Mai 1977, peinte en beige, avant la restauration de Jean-Paul Lauzon*